

DOCUMENTATION ET FILTRES CULTURELS

A propos de la faune néolithique et protohistorique de l'Afrique du Nord

par

Gabriel CAMPS

Pour étudier la faune du Maghreb à la fin des temps préhistoriques, nous disposons de trois sources principales : celle provenant, bien entendu, des fouilles, celle tirée de l'art rupestre, et, pour les temps plus récents, celle donnée par des textes historiques. Mon intention est de dénoncer les faiblesses ou les anomalies que présente chacune de ces sources. Pour maintenir à cette étude des dimensions convenables, je me contenterai de n'examiner que les temps néolithiques et plus récents et de ne retenir, pour les temps protohistoriques, parmi les données littéraires, que celle d'Hérodote qui, dans les chapitres 191 et 192 du livre IV, nous donne un véritable bestiaire de la Libye. Je ne soumettrai à l'examen que les mammifères sauvages, sans m'interdire quelques allusions à d'autres espèces qui serviront à illustrer mon propos. Il sera donc question, en principe, des mammifères sauvages dans une tranche de temps qui s'étend de 5000 av. J.C. environ à 450 av. J.C.

D'emblée nous devons reconnaître que chacune des sources dont nous disposons est sujette à caution. Commençons par examiner les résultats des fouilles dans les gisements néolithiques. A priori, nous devrions avoir pleine confiance en ces résultats puisque les données sont fournies directement, sans intermédiaire, et que les documents osseux trouvés autour des foyers reflètent nécessairement l'alimentation des hommes qui ont occupé le site à la même époque. En fait, cette documentation est loin d'offrir toute garantie. Je n'insisterai pas sur des faits bien connus ¹ : toute fouille ne rapporte pas exactement ce que l'homme a tué; celui-ci peut avoir consommé sur place les proies abattues, c'est particulièrement vrai pour les plus grosses, impossibles à transporter et qui sont dépecées à l'endroit même où elles ont été tuées. Les cinéastes du début du siècle ont maintes fois fixé sur la pellicule ces scènes extraordinaires qui suivaient, en Afrique centrale, la mise à mort d'un éléphant. Ce n'est pas la proie qu'on ramenait au village mais c'est l'ensemble de la population et même les groupes voisins qui se rendaient sur les lieux de l'abattage. Chacun repartait avec une part de viande dégoulinante, un privilège portait un tronçon de trompe ou un pied, morceaux particulièrement délicats; la carcasse et la presque totalité du squelette restaient sur place, après prélèvement de l'ivoire qui, matière

¹ On connaît de très nombreux exemples de consommation sur place du tout ou d'une partie des bêtes abattues par les chasseurs. Pour l'Afrique du Nord on retiendra le cas des Touaregs, cf. H. Lhote, *La Chasse chez les Touaregs*. Amiot-Dumont, Paris, 1951, p. 66. et M. Gast, *Alimentation des populations de l'Ahaggar. Etude ethnographique*. A.M.G., Paris, 1968, p. 132.

d'exportation, pouvait ne pas subsister dans l'habitat et servir de témoin archéologique de cette chasse. Faut-il s'étonner de la grande rareté des ossements d'éléphants dans les gisements néolithiques ? Ce proboscidien (*Loxodonta atlantica*) n'est signalé que dans quatre sites néolithiques, dont deux seulement au Maghreb (Pic des singes et Fort de l'eau).

Autre raison qui fait mettre en doute la représentativité des listes fauniques est ce que j'appellerai, après d'autres, la "fonte" taphonomique, phénomène bien connu qui, dans les sols acides, fait disparaître parfois la totalité des ossements. Bien qu'il soit extérieur au Maghreb, mais parce qu'il est très spectaculaire, je prendrai le cas du gisement corse de Terrina que j'ai fouillé de 1975 à 1981. Il s'agit d'une fosse qui renfermait un dépotoir et les déchets culinaires d'une famille chalcolithique peu avant 3000 av. J.-C. Le mobilier, du fond de la fosse jusqu'au sommet du comblement, présentait une incontestable unité culturelle, mais il n'en était pas de même des restes de faune. Les couches supérieures ne possédaient aucun ossement, sinon quelques dents de boeuf isolées, les couches moyennes n'en renfermaient guère plus et brusquement, au niveau d'un amas coquillier qui était à la base du remplissage, les ossements devenaient très abondants. Fallait-il penser que les habitants de Terrina, d'abord consommateurs d'huîtres, de cochons, de boeufs et dans une moindre mesure de moutons, étaient devenus subitement végétariens ? La réponse, négative bien sûr, fut donnée par la mesure de l'acidité du sol et des sédiments archéologiques : le Ph qui était de 5,28 dans la roche encaissante, de 5,45 et 5,85 dans les couches supérieure et moyenne, montait brusquement à 7,25 dans la couche à huîtres qui avait libéré suffisamment de carbonates pour permettre la conservation satisfaisante des os, même ceux de rongeurs de taille moyenne comme le *Lagomys sardus* qui, ailleurs en Corse, ne fut retrouvé que dans les sites des régions calcaires de Bonifacio ou de Saint-Florent.

Indépendamment de la question de conservation des ossements, il est un autre handicap qui frappe la recherche au Maghreb et encore plus au Sahara, c'est le petit nombre, pour ne pas dire l'absence, de zoologistes, ou mieux d'archéozoologistes, qui s'intéressent à ces problèmes. Les listes fauniques des gisements néolithiques sont donc très rares; c'est avec un bel optimisme que, pour établir quelques statistiques, j'ai retenu 35 gisements néolithiques dont la faune a fait l'objet d'une analyse plus ou moins sommaire; en réalité moins d'une demi-douzaine de ces faunes ont été véritablement étudiées et accompagnées de dénombrements d'individus et de mesures ostéologiques, comme l'exige la recherche moderne. Il s'agit, le plus souvent, de la simple liste des espèces reconnues par le fouilleur lui-même.

Nous devons aussi tenir compte des erreurs d'interprétation et nous montrer d'autant plus prudents que la proposition paraît intéressante. Ces erreurs sont parfois cocasses; en voici un exemple personnel : j'avais soumis à de nombreux spécialistes de la flore des savanes africaines, des fragments rutilants, vernissés, courbes et striés que j'avais recueillis dans le gisement d'Amekni (Hoggar) ; aucun n'avait réussi à déterminer à quelle espèce végétale appartenaient ces gousses ou ces fruits, et pour cause, il s'agissait de fragments d'incisives d'un gros rongeur, l'aulacode ou *Thryonomys*, qui furent identifiées par Th. Monod².

Ces différents inconvénients peuvent être plus ou moins corrigés, il faut s'en souvenir au moment de l'exploitation des données. Mais il est un autre facteur sur lequel nous n'avons

² G. Camps, *Amekni. Néolithique ancien du Hoggar*. Paris, Mémoire du CRAPE, n° V 1969, 230 p. (175). Voir aussi Th. Monod. "A propos d'un alaucode (*Thryonomys*) du gisement d'Amekni (Ahaggar)". *Bulletin de l'I.F.A.N.*, t. 23, sér. A, n° 2, 1970 : 531-550.

aucune action; il nous échappe complètement puisqu'il s'agit du comportement même de l'homme préhistorique. Il faut savoir que la faune, même parfaitement étudiée, d'un gisement préhistorique n'est pas le reflet exact de la faune sauvage de l'époque mais seulement celui d'un tableau de chasse, et encore doit-on tenir compte de l'abattage suivi d'un dépeçage sur place, sans transport, des plus gros mammifères que nous avons déjà signalé *supra*. L'homme préhistorique, au moins dès le Paléolithique supérieur, pratiquait une chasse sélective, parfois presque exclusive comme celle du renne par les Magdaléniens français ³, du mouflon par leurs contemporains ibéromaurusiens sur le littoral de Petite Kabylie ⁴, ou de l'antilope bubale par les Capsiens de l'Algérie orientale et de Tunisie ⁵. De fait, des animaux que nous savons présents au Maghreb puisqu'ils figurent dans l'art rupestre, ne sont jamais retrouvés dans les gisements; ce serait le cas de l'autruche si l'homme n'avait utilisé la coquille de ses oeufs. Le rhinocéros n'est présent que dans deux gisements maghrébins : Dar es Soltane et le Damous el Ahmar, et dans deux sites du littoral atlantique du Sahara ; or, cette espèce est représentée dans 8 stations d'art rupestre du Sud algérois, dans 11 du Sud oranais et dans 58 du Sud marocain. Un tel dénombrement est impossible pour les régions sahariennes mais il faut savoir que le rhinocéros est représenté 119 fois dans le seul Oued Djerat (Tassili n'Ajjer), ce qui le met en tête de toutes les espèces sauvages figurées dans cette vallée ⁶. Une scène célèbre de l'Oued Mathendouch révèle cependant que cet animal, si rarement trouvé dans les gisements, était réellement chassé. Rappelons le cas de l'éléphant encore plus fréquemment représenté, et plus régulièrement que le rhinocéros (son indice de représentativité, calculé sur le nombre de stations, est de 26,2) ⁷. Il n'est présent, nous l'avons vu, que dans 2 gisements. Le sanglier, présent dans 6 gisements épipaléolithiques seulement, l'est dans 19 gisements néolithiques (indice de fréquence 54,3), ce taux pourrait faire penser à un début de domestication, mais cela paraît peu probable ⁸.

³ A. Leroi-Gourhan avait déjà souligné la contradiction entre l'abondance des restes de renne dans les gisements magdaléniens et la rareté relative de la représentation de cet animal dans l'art pariétal. A Lascaux, les débris osseux provenant de rennes représentent 88,7 % des fragments cf. A. Bouchud, *La faune de Lascaux*, dans *Lascaux inconnu*, XIIe supplément à Gallia, Paris, C.N.R.S., 1979.

⁴ C. Arambourg, M. Boule, H. Vallois, R. Verneau, *Les grottes des Beni-Seghoual (Algérie)*, (Archives de l'I.P.H.), n° 13, Paris, 1934. Les auteurs avaient déjà noté l'abondance extrême des ossements de mouflon dans les abris de Tamar Hat et d'Afalou Bou Rhumel. Plus récemment, E. Saxon, "Results of recent investigations à Tamar Hat", *Libyca*, XXII, 1976 : 49-91, avait tenté d'expliquer cette abondance par une possible domestication du mouflon, *contra* G. Camps et J. Morel, "Alimentation des Paléoberbères" dans *Encyclopédie berbère*, fasc. IV, 1986 : 473-483.

⁵ Sur la fréquence très grande des restes d'antilope bubale dans les gisements capsien voir G. Camps et J. Morel, *I.I.* ; J. Morel, "La faune de l'escargotière de Dra Mta el Ma el Abiod (sud algérien)" dans *l'Anthropologie*, t. 78, 1974 : 299-320 et H. Camps-Fabrer, *Un gisement capsien de faciès sétifien. Medjez II, El Eulma (Algérie)*, Etudes d'Antiquités africaines, 1975, Paris, CNRS. (J. Bouchud, *La Faune de Medjez II* : 377-391). Dans les niveaux anciens de ce gisement les restes d'antilope bubale représentent 68 % des ossements conservés.

⁶ Ces chiffres sont donnés par H. Lhote, *Les gravures rupestres de l'Oued Djerat (Tassili n'Ajjer)*. Mémoire du CRAPE, t. XXV, 1 et 2. Paris, 1976.

⁷ Nous appelons indice de représentation (IR), le rapport entre le nombre de stations rupestres retenues soit 145 et le nombre de celles où l'espèce est représentée. L'indice de fréquence (IF) est le rapport entre le nombre de gisements dont la faune a été étudiée soit 35, et le nombre de ceux dans lesquels l'espèce a été reconnue.

⁸ En Provence, la domestication du porc ne paraît assurée qu'à la fin du Néolithique ancien ; c'est du moins l'opinion de D. Helmer, "Les suidés du Cardial, sangliers ou cochons ?" dans *Premières communautés paysannes en Méditerranée occidentale*, Paris, CNRS, 1987 : 215-220 ; en Corse, en revanche, bien des arguments sont en faveur d'une domestication très ancienne de cet animal qui aurait été introduit par l'Homme cf. J.D. Vigne, *Les mammifères terrestres du post-Glaciaire de Corse. Etude archéologique*. XXVIe suppl. à *Gallia Préhistoire*, Paris, C.N.R.S., 1988.

L'examen des données issues des fouilles nous laisse donc assez sceptique. Heureusement l'art rupestre, qui est une source de documentation exceptionnelle par le nombre des sites, des représentations et la qualité de beaucoup d'entre elles, peut compléter ou corriger les données proprement archéologiques. Dans le seul Atlas saharien algérien, en ajoutant les régions périphériques de Tiaret et de Constantine et les deux stations connues de Tunisie, on dénombre 145 stations qui ont fait l'objet de corpus et de relevés à peu près complets⁹; dans le Sud marocain on connaît 243 stations rupestres¹⁰ mais seule une faible partie d'entre elles ont été publiées; il n'est donc pas possible de tenter un dénombrement ou une statistique. Quant au Sahara, c'est par centaines qu'il faudrait compter les stations de gravures et de peintures entre l'Atlantique et les contreforts du Tibesti. Ces chiffres doivent être mis en parallèle avec les 40 listes de faune des gisements néolithiques (Sahara compris) que nous avons pu réunir. Nous disposons donc, grâce à l'art rupestre, d'une masse énorme de documents, mais notre enthousiasme est rapidement tempéré par l'examen de ces représentations; si beaucoup de figures gravées et surtout peintes sont de véritables chefs-d'oeuvre de précision anatomique qui permet d'identifier l'espèce sans la moindre hésitation, trop nombreuses sont les représentations stylisées (style de Tazina) ou schématisées à l'extrême au point de rendre impossible la moindre identification du quadrupède. Ainsi la grande masse des antilopes gravées sur les rochers de l'Atlas constitue un ensemble indifférencié, alors que les figures peintes du Tassili sont d'une identification presque toujours certaine. On comprend certes qu'une gravure peu précise ne permette pas de différencier un cob d'un hippotrague, un addax d'un oryx, mais prenons le cas de l'antilope bubale (*Boselaphus probubalis*); ce ruminant, très abondant au Maghreb jusqu'à la fin du XVIII^e siècle, ne peut être confondu avec aucun autre, bien qu'il ait été appelé *begar el ouach*, "vache sauvage"¹¹. Quatre traits distinctifs permettent de l'identifier : son garrot très saillant, sa croupe inclinée, ses cornes petites et anguleuses, sa face très longue et étroite. L'ensemble est particulièrement disgracieux. Cette antilope fut pendant toute la durée de l'Holocène très abondante; elle est présente dans 29 gisements épipaléolithiques sur 35 étudiés, elle l'est encore dans 23 gisements néolithiques sur 35 dont la faune est connue (indice de fréquence 51,4), ce qui la place parmi les animaux les plus chassés, or on ne la reconnaît sûrement que dans 8 stations rupestres (indice de représentativité 5,5). Aussi surprenant est le cas du mouflon à manchettes (*Ammotragus lervia*) ; très abondant dans les gisements (indice de fréquence 48,6), il n'est représenté que dans 6 stations de la région de Constantine et dans 2 de la région de Djelfa (indice de représentativité 5,6). Dans l'état de nos connaissances, il est totalement absent dans les oeuvres rupestres néolithiques du Djebel Amour, du Mont des Ksours et de l'Atlas marocain, régions où il subsiste pourtant jusqu'à nos jours. Il importe de noter, en outre, que les 35 mouflons de la région à l'est de Constantine sont tous peints et parfaitement

⁹ Les publications relatives à l'art rupestre de l'Atlas sont bien trop nombreuses pour être toutes citées ici ; depuis les premiers travaux de G.B. M. Flamand, de L. Frobenius et de R. Vaufray, les ouvrages qui apportent le plus grand nombre de documents, bien qu'ils n'échappent pas toujours à la critique, sont ceux de H. Lhote, *Les gravures rupestres du Sud-Oranais*, Mémoire du CRAPE, n° XVI, Paris, 1970. Id. *Les gravures rupestres de l'Atlas saharien ; monts des Ouled-Nail et région de Djelfa*. Pour la région à l'est de Constantine voir G. et L. Lefebvre, *Corpus des gravures et des peintures rupestres de la région de Constantine*. Mémoire du CRAPE, n° VII, Paris, 1967.

¹⁰ Un premier inventaire des stations du Maroc, dû à A. Simoneau, a été publié sans nom d'auteur, en 1977, sous le titre : *Catalogue des Sites rupestres du Sud-marocain*. Il complète géographiquement le *Corpus des Gravures rupestres du Grand Atlas*, Rabat 1959-1961 de J. Malhomme.

¹¹ C'est ainsi qu'en 1766, l'amiral de Bauffremont se vit offrir par le bey de Tunis "une vache sauvage et son veau" qui étaient vraisemblablement une femelle d'antilope bubale et son petit, cf. M. Chirac, *Journal de campagne de l'amiral de Bauffremont, prince de Listenois, dans les pays barbaresques* (1766), Paris, CNRS, 1981.

reconnaissables. Contrairement à ce qui se passe dans l'Atlas saharien, cet animal est très fréquemment représenté dans les peintures du Tassili n'Ajjer; cette différence n'a pas d'explication écologique puisque le mouflon vit encore dans les deux régions, elle ne peut être que d'ordre culturel.

Plus surprenant est le cas du sanglier (*Sus Scrofa*) dont nous avons noté la fréquence dans les gisements néolithiques (indice 54,3) ; or cet animal n'est figuré que 4 fois dans l'art rupestre (indice de représentativité 2,7). Or, il n'est pas sans intérêt de remarquer que notre source littéraire la plus ancienne, Hérodote (IV, 192), affirme, à tort, que le sanglier n'existe pas en Afrique. Ce que répétèrent, sans esprit critique, Pline l'Ancien (VIII, 228) et Elien (XVII, 10). Il semble bien qu'un filtre culturel ait joué contre cet animal. Il est aussi des animaux qui ne sont jamais représentés sans que l'on sache les raisons de cet ostracisme. Certains sont assez rares dans la nature comme le cerf de Barbarie, présent cependant dans 4 gisements; ignoré des artistes néolithiques, il l'est également d'Hérodote qui, comme pour le sanglier, prétend qu'il ne vit pas en Afrique (IV, 192). L'ours (*Ursus arctos*), cité lui comme animal africain par Hérodote et reconnu dans 6 gisements, n'est jamais représenté, de même que l'hyène dont les deux espèces (*Hyaena striata* et *H. crocuta*) sont présentes cependant dans 5 gisements (IF 17). Les singes du genre macaque (magot, *Macaca inuus*), vivant encore dans l'Atlas tellien et le Haut Atlas marocain, ne sont pas plus représentés dans l'art rupestre; on ne sait pourquoi.

Au terme de ce premier examen qu'il faudrait affiner et compléter, il apparaît clairement que l'art rupestre donne une image inexacte de la faune holocène; il ignore totalement certaines espèces à vrai dire peu communes (ours, cerf) ou plus fréquentes (hyène, magot), il en dédaigne d'autres comme le sanglier (IR 2,75), l'antilope bubale (IR 5,5) et le mouflon (IR 5,5) dont les très faibles indices de représentativité s'opposent aux plus fortes fréquences dans les gisements (IF 54,3; 51,4; 48,6). Inversement, les espèces le plus souvent représentées, le buffle antique (*Pelorovis* = *Homoioceras antiquus*) dont l'indice de représentativité est de 29, l'éléphant (*Loxodonta atlantica*) IR 26,2 et le rhinocéros (*Ceratotherium simum*) IR 13,2 (qui monterait à 20 si on prenait en compte les stations marocaines) sont très rares dans les gisements. En bref, les animaux de grand format et les plus pesants sont sur-représentés dans l'art rupestre et les animaux les plus chassés sont sous-représentés. Il existe donc un important filtre d'ordre culturel (et peut-être culturel car ces figurations n'étaient pas sans signification religieuse pour ceux qui les gravaient). Le fait est indiscutable pour celles qui figurent, par exemple, des béliers coiffés d'un bonnet sphérique et parés de colliers qui sont conduits au sacrifice par un homme en attitude d'orant¹².

Ainsi, pas plus que les données archéologiques, l'art rupestre ne fournit une image réelle et proportionnée de la faune holocène. Voyons si la littérature, à peine plus récente, nous apporte une documentation plus valable. Nous avons la chance de trouver dans le texte d'Hérodote, au milieu du Ve siècle av. J.C., deux listes d'animaux sauvages qui vivaient en Libye, c'est-à-dire dans le nord de l'Afrique, textes qui furent admirablement commentés par S. Gsell en 1916 et dont j'utilise la traduction de préférence à celle de Legrand dans les *Belles Lettres* (1956) ou à celle de A. Barguet, parue en 1982 dans la *Bibliothèque de la Pléiade*, qui me paraissent

¹² Sur le bélier à sphéroïde, la dernière synthèse est celle de G. Camps, "Un thème religieux dans l'art rupestre nord-africain ; le bélier à sphéroïde" dans *Studi in onore di Salvatore Puglisi*, Rome, 1985 : 345-387. Voir aussi *Id.*, "Scènes de caractère religieux dans l'art rupestre de l'Afrique du Nord et du Sahara". *Mélanges P. Levêque*, Besançon, 1988 : 65-82.

nettement moins attentives aux questions africaines. Malgré les progrès réalisés dans la connaissance des cultures protohistoriques des Libyens, le commentaire de S. Gsell a fort peu vieilli ¹³. L'une des deux listes données par Hérodote concerne la Libye des Nomades, correspondant à l'Etat lybien actuel et aux confins tunisiens, l'autre, la Libye des cultivateurs, c'est-à-dire les régions telliennes et plus spécialement le Sahel tunisien et son arrière-pays montagneux. Hérodote connaît bien mieux la première que la seconde sur laquelle il ne nous donne que de vagues renseignements. De la faune mammalienne des régions non sahariennes, il cite le lion, l'éléphant, l'ours et l'âne porteur de cornes qui est très vraisemblablement une antilope chevaline du genre hippotrague. L'hippotrague, connu à l'état fossile au Maghreb, vit encore dans la partie méridionale du Sahara. Hérodote mentionne aussi, mais dans un autre chapitre les singes, très nombreux, qui sont chassés et consommés par les Gyzantes que l'on situe volontiers dans le Zaghouan, ils étaient d'ailleurs nommés Zygantes par Hécatee de Milet. Il ajoute des animaux plus ou moins mythiques, serpents gigantesques et monstres à tête de chien ou sans tête du tout, auxquels il ne croit pas, mais qu'il mentionne parce qu'ils ont été nommés par ses informateurs. Comme on le voit cette liste est bien courte et désordonnée; Hérodote ne tente même pas de citer côte à côte les animaux qui se ressemblent ou vivent dans le même biotope. De plus, elle pêche gravement par défaut; on note des absences surprenantes, tant ces animaux sont caractéristiques du paysage faunique maghrébin : mouflon, chacal, âne sauvage. Hérodote ne cite pas non plus le cerf ni le sanglier, or si le premier a toujours été rare, ce n'est pas le cas pour le second; bien mieux, il précise, comme nous l'avons dit, qu'ils font totalement défaut dans toute la Libye, celle des Nomades comme celle des Sédentaires. La minceur de cette liste, les erreurs, le rajout d'animaux fabuleux reflètent l'ignorance générale d'Hérodote sur les Libyens cultivateurs dont il peut à peine citer trois tribus : Maxyes, Gyzantes et Zauèques.

Passant à la description de la faune du pays nomade, Hérodote se montre plus disert et plus précis. Voici les animaux qu'il cite : pygargues, zorcades, bubales, ânes sans cornes, oryes, bessaria, hyènes, porcs-épics, béliers sauvages, dictyes, chacals, panthères, boryes, crocodiles terrestres, autruches, petits serpents ayant une corne sur la tête, dipodes, zégéries, hérissons, galaï. Presque toutes ces espèces sont identifiables. Le pygargue n'est pas le rapace qui porte aujourd'hui ce nom mais la gazelle dama (appelée aussi mohor ou encore Biche Robert), très reconnaissable à sa "culotte blanche". Zorcades : il faut lire dorcades, les plus petites et les plus communes des gazelles (et non "chevreuil" qui est la traduction normale de "dorcas", mais qui n'a jamais vécu en Afrique). Par bubale, Hérodote désigne l'antilope si répandue au Maghreb, le *Boselaphus probubalis*. Les ânes qui ne boivent pas et n'ont pas de cornes, sont les ânes, onagres, dont l'absence était surprenante sur la liste précédente. Les ânes marrons actuels du Sahara ne sont pas toujours proches des points d'eau, car ils trouvent dans les coloquintes sauvages du désert, lorsqu'elles arrivent à maturité, la quantité d'eau suffisante à leur équilibre biologique, d'où l'assertion d'Hérodote qui peut paraître étonnante. Oryes est une mauvaise graphie pour oryx (*Oryx leucoryx*) qui n'a disparu du Sahara septentrional que depuis peu de temps. Ce bel animal vit aussi dans le désert arabe. S. Gsell commet une erreur en croyant que l'oryx n'était pas une espèce des pays arides, il n'y a aucune raison de le suivre lorsqu'il propose de remplacer oryx par addax ¹⁴. Hérodote dit que ses cornes servaient à fabriquer des

¹³ Pour un nouveau commentaire à la lumière des connaissances acquises depuis, on se reportera à G. Camps, "Pour une lecture naïve d'Hérodote. Les récits libyens (IV, 169-199)". *Histoire de l'Histoire*, n° 9, 1985 : 38-59.

¹⁴ S. Gsell, *Textes relatifs à l'Histoire de l'Afrique du Nord. Fascicule 1, Hérodote*, Alger-Paris, 1916 : 98. Bien qu'il ne dise pas expressément les raisons de cette correction, il est possible que le choix de Gsell se soit porté

“lyres phéniciennes”. Les bassaria sont de petits renards dont le nom est conservé chez les Coptes ¹⁵; il peut s'agir aussi bien du gracieux fennec que du renard saharien (*Vulpes Ruppelli*) qui est un peu plus petit que le renard commun et dont les oreilles sont moins démesurées que celles du fennec. Hyènes, chacals, porcs-épics ne méritent pas de commentaires, ce sont des animaux vivant encore au Sahara. La présence de la panthère peut surprendre car on l'attendait plutôt dans la Libye montagneuse et forestière que dans les zones arides, mais ils s'agit vraisemblablement du guépard que les anciens distinguaient mal de la panthère; or le guépard, qui ne chasse pas à l'affût, a besoin de vastes espaces dégagés pour poursuivre ses proies. Il vit actuellement au Sahara. Les béliers sauvages sont en réalité non pas des ovins mais des mouflons à manchette (*Ammotragus lervia*), espèce unique d'un genre qui ne peut être l'ancêtre ni des moutons ni des chèvres domestiques. Les dictyes et les boryes (à moins qu'il ne s'agisse pour ces derniers d'un doublet fautif d'oryes) résistent à toute identification.

Crocodile terrestre : cet animal est mal nommé mais fort bien décrit; il mesure, dit Hérodote, trois coudées et ressemble beaucoup au lézard; il s'agit du varan (*Varanus niloticus*) dont la longueur atteint 1,50 m, ce qui est supérieur aux dimensions données par Hérodote qui, pour une fois, ne peut être taxé d'exagération. Le serpent de petite taille qui porte une corne, n'est pas la vipère à cornes ou céraste, commune au Sahara, mais la vipère heurtante (*Bitis arietans*) qui possède une écaille saillante sur le museau. Hérodote mentionne “trois sortes de rats”, dont le hérisson qui est un insectivore et non un rongeur; les dipodes sont des gerboises, qui ne semblent posséder que deux pattes. Quant aux zégéries, Hérodote dit que leur nom est libyque et signifierait “(rat de) colline”, mais Gsell fait remarquer qu'une scolie de Dioscoride (IV, 123) précise que *zigar* est le nom punique d'une plante appelée en grec “*bounion*” (c'est-à-dire de colline). Je ne vois pas pourquoi il oppose Dioscoride à Hérodote, car l'adjectif “punique” reçut très vite une acception très large et signifia souvent “africain” et donc libyque ou paléoberbère; or on retrouve précisément le radical ZGR sous la forme féminine tazegg^Wart qui désigne, en kabyle, le jujubier sauvage qui est effectivement une plante de colline, mais on peut retrouver aussi dans le nom des zégéries un radical pan-berbère ZGRh qui signifie “rouge”. Nous avons donc deux identifications possibles, les zégéries seraient des “rats rouges” ou des “rats de colline” c'est-à-dire des rochers; dans le premier cas on songerait à l'écureuil terrestre (*Xerus getulicus*), dans le second au daman (*Procavia ruficeps*) ou mieux encore au goundi (*Ctenodactylus goundi*). Ma préférence va vers celui-ci car le goundi est plus répandu que l'écureuil fouisseur et vit en colonies plus nombreuses; il a, de plus, un pelage brun-rouge. Il est donc à la fois de rocher et de couleur rougeâtre. Enfin il a une chair très estimée et a donc plus de chance d'avoir retenu l'attention des informateurs d'Hérodote. Les galai sont des animaux qui prospèrent dans le pays où pousse le sylphium, ils ressemblent, dit Hérodote, à ceux qui vivent à Tartessos, dans le sud de l'Espagne. D'après Strabon (XVII, 3, 4), il s'agit d'un animal ayant l'aspect d'un chat mais avec un museau pointu, description qui convient parfaitement à la genette qui est le vivéridé le plus répandu en Afrique du Nord.

A la différence de la liste précédente, celle des animaux de la Libye des Nomades présente un certain ordre : les cinq premières espèces citées sont des herbivores, viennent ensuite des animaux agressifs, carnivores (renard, chacal, panthère), la place du porc-épic dans cette série

sur l'addax parce que cette antilope a des cornes lyrées, mais les bras d'une lyre, même phénicienne, ne sont pas nécessairement lyrés.

¹⁵ Hesychius reconnaît une origine africaine à ce nom. Voir S. Gsell, *Histoire ancienne de l'Afrique du Nord*, t. 1, 1913 : 312.

pourrait s'expliquer par ses piquants, et celle du mouflon par ses énormes cornes; Hérodote cite ensuite des animaux spécifiques : crocodile terrestre (varan), autruche, petit serpent à une corne (vipère heurtante), puis trois espèces de "rats" et enfin la genette.

Parlant des Garamantes, qui sont situés dans la même partie de la Libye et dont nous connaissons la localisation au Fezzan et aux confins du Tassili n'Ajjer, Hérodote écrit (traduction de S. Gsell) : "On trouve chez eux des boeufs qui paissent à reculons (*opisthonomoi*). Ils paissent ainsi parce qu'ils ont les cornes inclinées vers l'avant, ce qui les force à aller à reculons ... ils ne peuvent marcher en avant car les cornes s'enfonceraient dans la terre (IV, 183)". Comment prendre au sérieux une telle affirmation ? Quelle que soit l'inclinaison des cornes vers l'avant et leur longueur, leur disposition ne saurait être telle que l'animal fût contraint de brouter à reculons, d'autant plus que, privé d'incisive au maxillaire supérieur, il lui aurait été impossible de trancher l'herbe dans un mouvement d'avant en arrière. Ce récit paraît d'autant plus suspect qu'il rappelle le rapt des génisses d'Apollon par Hermès qui les contraignit à marcher à reculons pour tromper les éventuels poursuivants. Mais s'agit-il bien d'un conte issu de l'imagination fertile d'Hérodote ou de celle de ses informateurs ?

Une meilleure connaissance de l'art rupestre saharien nous permet aujourd'hui de suggérer une explication. Les Sahariens, particulièrement ceux qui fréquentaient les vallées du Tassili n'Ajjer, ont figuré d'importants troupeaux de boeufs domestiques de la variété *Bos africanus*, identique à celle de l'Egypte pharaonique. Or, parmi ces représentations si fidèles, on remarque certaines anomalies : des bêtes qui, comme sur les fresques égyptiennes, sont dépourvues de cornes et d'autres qui ont les cornes "flottantes" ou "ballantes". Il semble que ces animaux aient souffert soit de caries alimentaires, soit d'une anomalie d'origine génétique; il n'est pas impossible d'ailleurs que le "flottement" de la corne ait précédé sa chute, puisque dans le même troupeau on peut reconnaître des animaux à l'encornage normal, d'autres aux cornes ballantes, d'autres enfin dépourvus de cornes¹⁶. Quand on examine ces figures, on comprend que les bovins à cornes flottantes devaient être gênés pour brouter puisque celles-ci sont rabattues de part et d'autre du mufle. Penser qu'une telle disposition oblige l'animal à paître à reculons n'est pas une déduction si sottise. J'imagine volontiers quelque caravanier garamante décrivant dans un cabaret de Cyrène ou de Lepcis ces figurations de boeufs "dont les cornes inclinées vers l'avant les forcent à aller à reculons quand ils paissent". Le bruit en étant arrivé à Hérodote qui ne put, dans son "allégresse malicieuse"¹⁷, comme le dit joliment Mme de Romilly, résister à la tentation de nous transmettre l'historiette. Somme toute, Hérodote avait une âme de journaliste.

On retiendra donc, dans ces listes incomplètes de la faune africaine données par Hérodote, des notations justes bien que surprenantes (les ânes qui ne boivent pas, les boeufs opisthonomes), le souci de décrire par des images simples l'aspect des animaux (âne pourvu de cornes pour désigner l'animal que nous appelons hippotrague ou antilope chevaline, ou encore

¹⁶ Je ne pense pas que les cornes ballantes soient le résultat de déformations artificielles telles qu'elles étaient couramment pratiquées par les groupes pasteurs du Sahara oriental (on en connaît une centaine de cas sur les gravures du Tibesti) et du Sahara central (où elles sont plus rares). On sait que la déformation volontaire des cornes est une pratique courante chez les éleveurs de bovins du Haut Nil, chez les Nuer, les Dinka en particulier. Sur les cornes déformées des gravures sahariennes voir P. Huard, "Les cornes déformées sur les gravures rupestres du Sahara sud-oriental", dans *Travaux de l'Institut de Recherches sahariennes*, t. 18, 1959 : 109-131.

¹⁷ J. de Romilly, *Hérodote et Thucydide*, introduction aux œuvres complètes d'Hérodote et de Thucydide éditées dans la Bibliothèque de la Pléiade, Paris, 1964.

“Cul-blanc” la gazelle dama, les “deux-pattes” qui sont les gerboises), un certain intérêt philologique dans l'explication du nom des zégéries; il faut retenir la notation que je qualifierais de documentaire sur les genettes qui sont semblables à celles d'Espagne, ou sur les cornes des oryx qui servent à faire un certain type de lyre. Mais ces bonnes intentions ne sauraient suppléer la très mauvaise connaissance qu'Hérodote pouvait avoir de la Libye des laboureurs, en dehors du Sahel tunisien.

C'est donc à une conclusion pessimiste que nous arrivons au terme de cette présentation de la faune holocène; nous ne pouvons la saisir dans sa composition réelle; les données archéologiques sont discutables et révèlent plus le comportement de l'homme vis-à-vis de la faune qu'elles ne donnent une image réelle de celle-ci. L'art rupestre ne reproduit qu'une nature déformée par un filtre culturel qui n'a pas voulu représenter certaines espèces et a magnifié, jusqu'à l'obsession, certaines autres. Hérodote nous apporte des précisions parfois intéressantes mais sur une faune mammalienne bien pauvre et en grande partie ignorée. Remarquons, au passage qu'Hérodote ignore totalement l'existence de la girafe si abondante au Sahara, de même que l'hippopotame; quant au rhinocéros, connu au Maghreb, il avait déjà disparu de la partie nord du désert. Malgré l'imperfection de ces données nous devons cependant nous féliciter de ce que le Maghreb et le Sahara bénéficient de sources aussi diverses qui, malgré leur faiblesse, peuvent être corrélées, critiquées et complétées les unes par les autres. La préhistoire nord-africaine est, dans ce domaine, très avantagée par rapport à la préhistoire européenne qui, pour la même tranche de temps, ne dispose ni des données d'un art rupestre animalier, ni de texte aussi ancien que celui d'Hérodote ... Malheureusement, comme Lacédémone, la Préhistoire nord-africaine souffre d'oliganthropie.

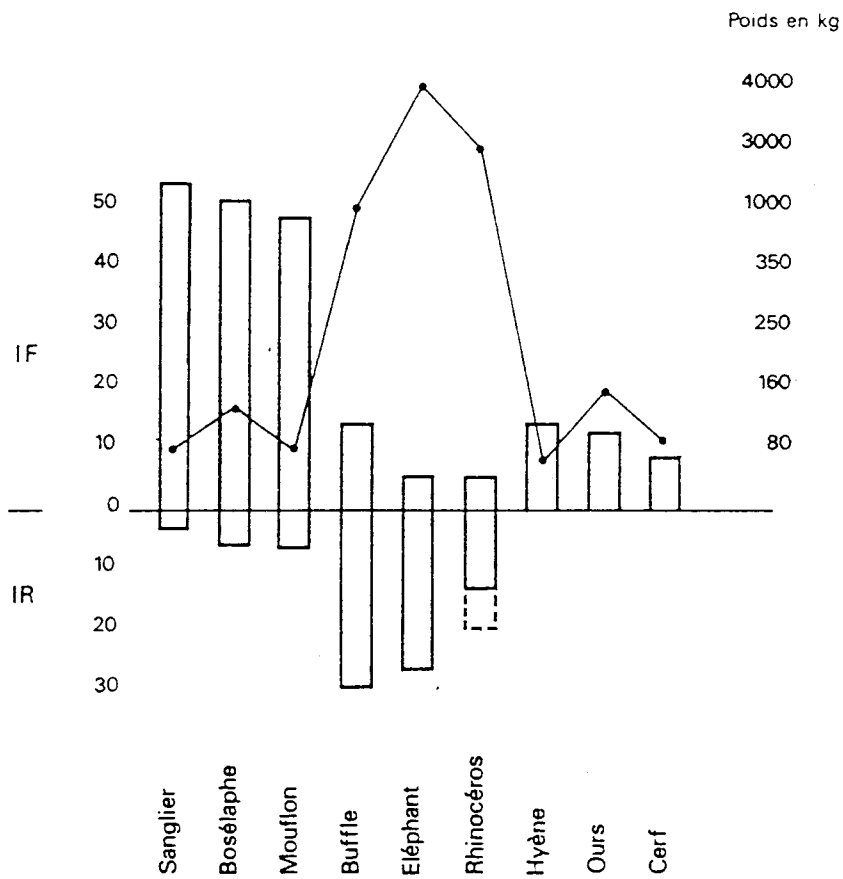


Fig. 1.— Acidité du sol et conservation des os. Le parallélisme de deux courbes montre bien que la présence ou l'absence d'os dans les couches est en étroite relation avec l'acidité des sédiments, contrariée en "d" par l'amas coquillier.

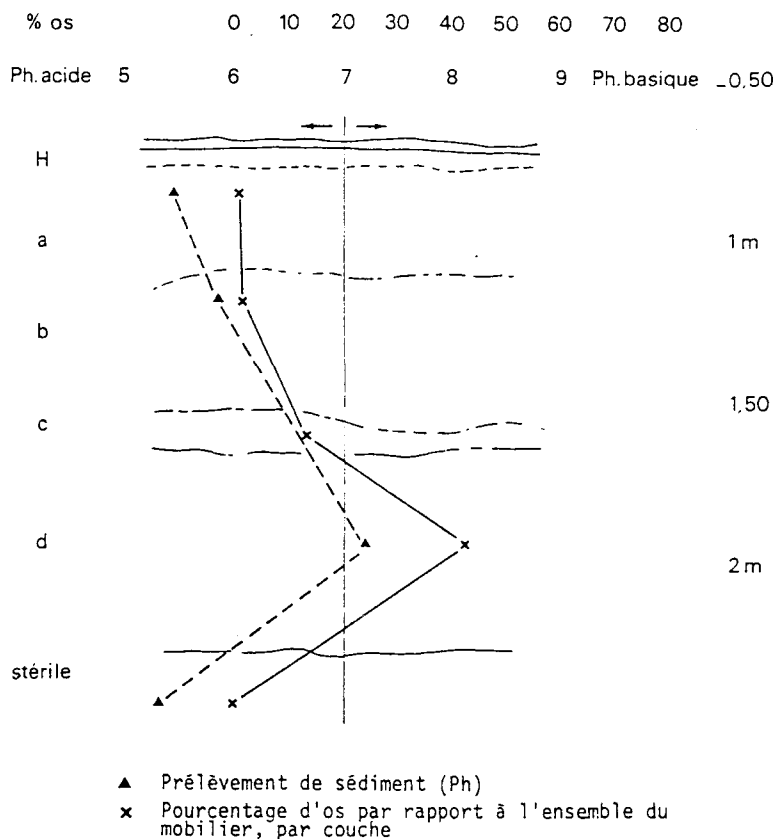


Fig. 2.— Diagramme comparatif entre l'indice de fréquence des espèces dans les gisements (I.F.) et l'indice de représentation dans l'art rupestre (I.R.), ces indices sont associés à la courbe des poids des mêmes espèces. Plus une espèce est chassée, moins elle est représentée (sanglier, bubale, mouflon), plus un animal est lourd plus il a de chance d'être représenté (buffle antique, éléphant, rhinocéros), enfin certaines espèces sont chassées, mais jamais représentées (hyène, ours, cerf).

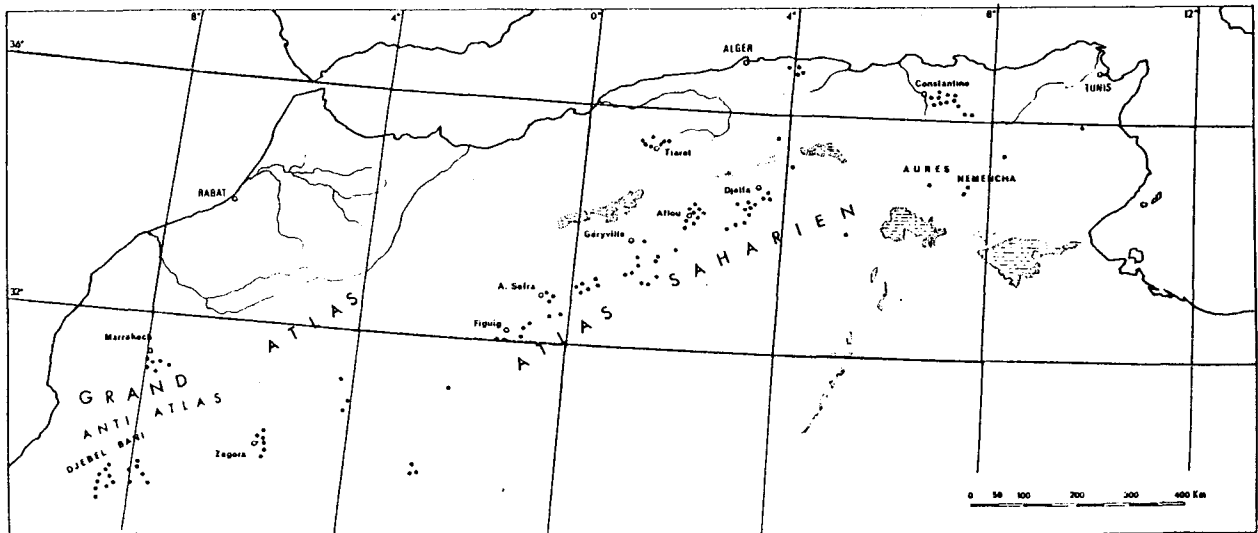


Fig. 3.— Répartition des principales stations de gravures rupestres de l'Afrique du Nord.

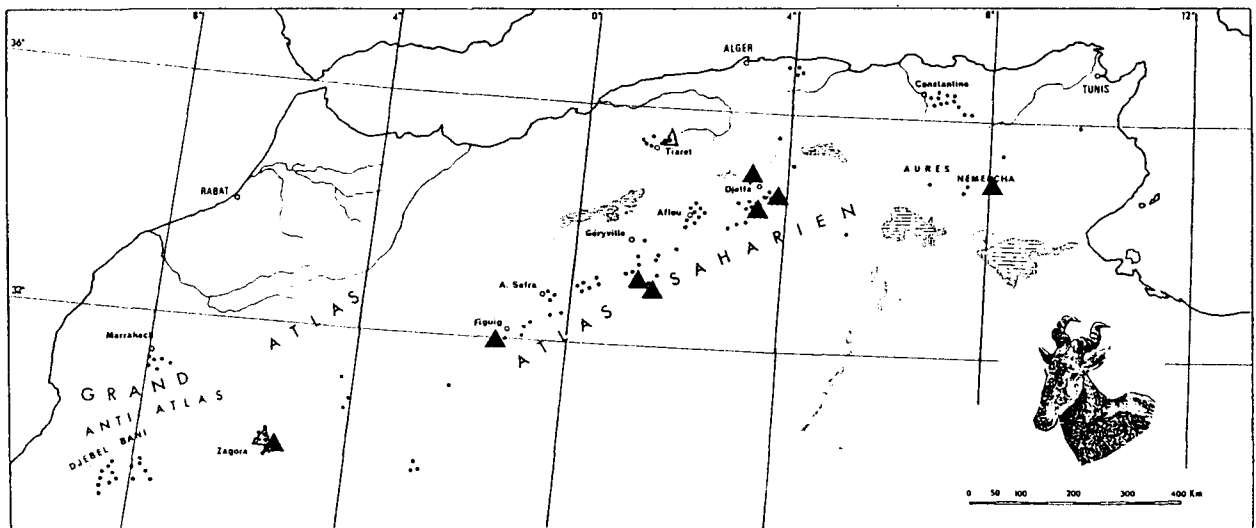


Fig. 4.— Représentation (▲) de l'antilope bubale (*Boselaphus probubalis*) dans l'art rupestre de l'Atlas.

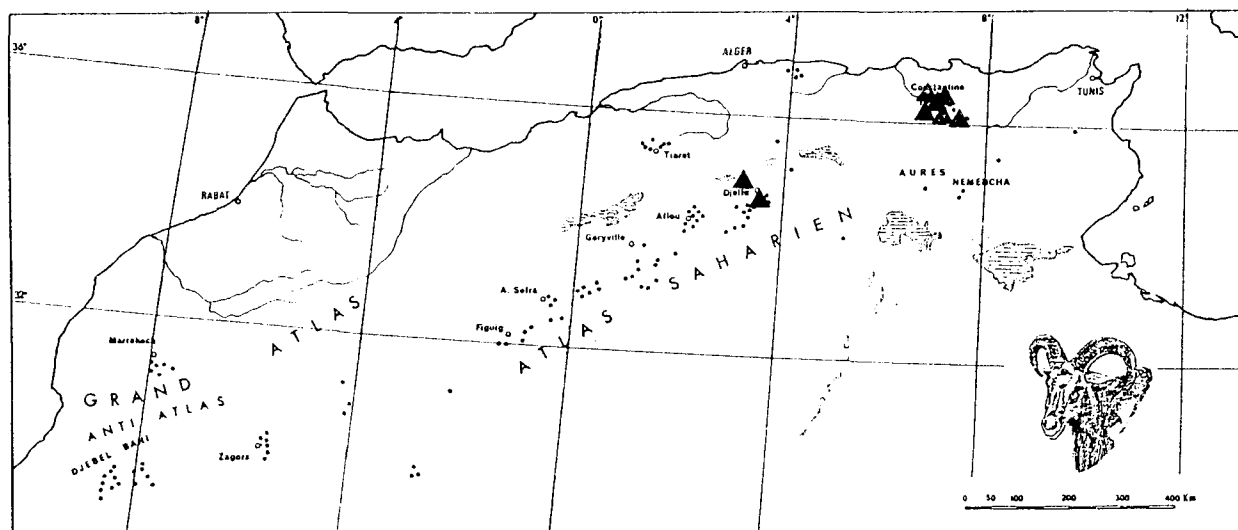


Fig. 5.— Représentation (▲) du mouflon à manchettes (*Ammotragus lervia*) dans l'art rupestre de l'Atlas.

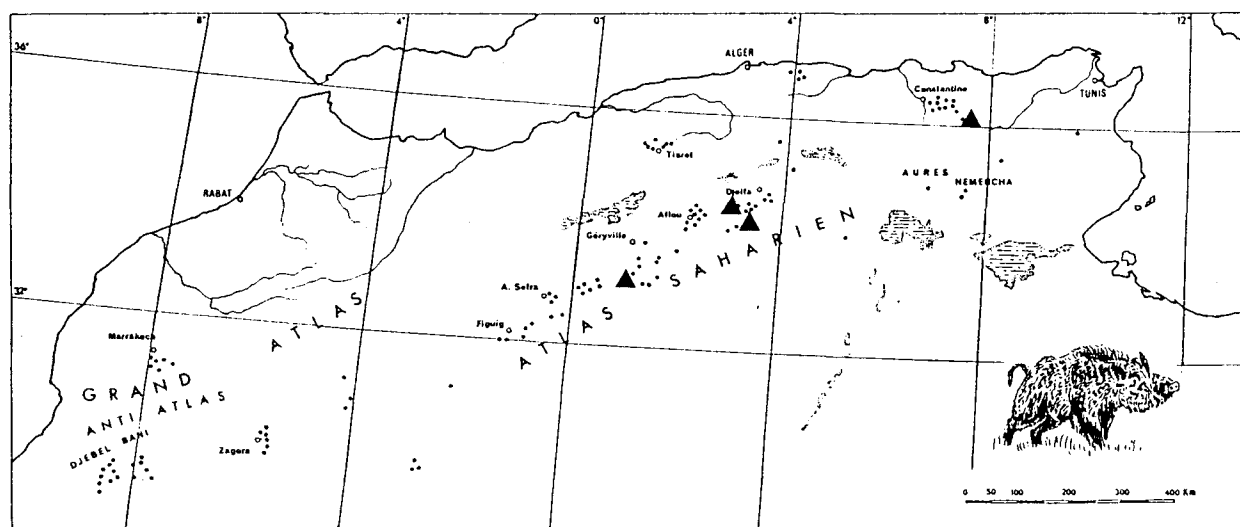


Fig. 6.— Représentation (▲) du sanglier (*Sus scrofa*) dans l'art rupestre de l'Atlas.